

Toulet

Les Contrerimes

Nouvelles Contrerimes

Présentation
par Jean-Luc Steinmetz



Extrait de la publication



LES CONTRERIMES



NOUVELLES CONTRERIMES

PAUL-JEAN TOULET

LES CONTRERIMES

NOUVELLES
CONTRERIMES

Présentation, notes, chronologie et bibliographie

par

Jean-Luc STEINMETZ

GF Flammarion

Extrait de la publication

© Flammarion, Paris, 2008, pour cette édition.
© Le Divan, 1936, pour les « Nouvelles contrerimes »
(in *Vers inédits*, recueil établi par Henri Martineau).
ISBN : 978-2-0807-1247-9

PRÉSENTATION

« Ô vie, tu n'es que signes, masques et symboles. Mais peut-être qu'un jour nous saurons de quoi. »

Paul-Jean TOULET, *Les Trois Impostures*.

« Toulet : *too late*¹. » Toulet aimait mettre en valeur cette homophonie rattachant son nom prononcé à l'occitane (qui fait sonner le *t* final) à un « trop tard » anglais qui, tout naturellement, fait penser au célèbre propos de La Bruyère : « Tout est dit, et l'on vient trop tard depuis plus de sept mille ans qu'il y a des hommes, et qui pensent². » Le poète ne pouvait qu'être d'accord avec l'auteur des *Caractères*, encore que, homme de grande culture, il comprît l'étonnante effervescence de ces années 1900 auxquelles il ne négligea pas de participer. Célérité, insouciance, ère (déjà) du spectacle, avant le chambardement de la Grande Guerre – les premières contrerimes datent de 1910. Alexandrin de la Belle Époque, inclassable classique, Toulet ne se recommanderait-il à la postérité que par l'ironie, celle que lui semblait mériter une modernité où il s'efforçait de se sentir à l'aise ?

1. « Avez-vous le dictionnaire de Lespy ? Je veux y chercher l'étymologie béarnaise du mot Toulet. Car pour l'anglaise, je la connais, c'est un calembour. » Propos rapporté par Jacques Dyssord dans son livre *L'Aventure de Paul-Jean Toulet, gentilhomme de lettres*, Grasset, « La Vie de Bohème », 1928, p. 177.

2. La Bruyère, *Les Caractères*, « Des ouvrages de l'esprit ».

L'évoquer aujourd'hui, c'est se mettre au nombre de quelques amateurs, qui souvent s'ignorent, mais qui tous communient dans l'admiration qu'ils portent à son œuvre. Je me garderai bien pourtant de le surestimer, et je suis d'autant plus soucieux de le redonner à lire qu'il me convainc par certaines qualités inhérentes à la littérature, laquelle ne saurait être caractérisée par sa seule gravité, ni par son ampleur. Que Toulet ne soit pas davantage connu, on aurait mauvaise grâce de s'en étonner. Mais qu'il gagne à l'être, la moindre attention accordée à ses *Contrerimes* en persuadera sans peine.

*
* *

Ce Béarnais, qui vit le jour le 5 juin 1867 à Pau, mais dont les parents vivaient outre-mer, prouve, s'il en était besoin encore, que les œuvres se nourrissent de la vie, voire de la disparition à laquelle fréquemment cette même vie confronte¹. Ses ancêtres de la vallée d'Ossau, il s'en souvint d'autant mieux qu'il passa ses premières années dans cette région de la France : « C'est Carresse, où [...] je promenais tout enfant, sous les platanes frais, cette mélancolie qui embrassait le monde². » Mais d'autres attaches le reliaient à l'île Maurice où les Toulet, planteurs de père en fils, s'étaient établis au début du XVIII^e siècle. Au terme d'études chahuteuses qui le mènent de Pau à Bordeaux, de Bordeaux à Saintes, Toulet, bachelier, connaît enfin la terre lointaine où il fut

1. La mère de Toulet était morte quinze jours après sa naissance. Voir Henri Martineau, *La Vie de Paul-Jean Toulet*, Le Divan, 1921 ; Jacques Dyssord, *L'Aventure de Paul-Jean Toulet, gentilhomme de lettres*, op. cit. ; Pierre-Olivier Walzer, *Paul-Jean Toulet, Aux portes de France*, 1949 ; Daniel Aranjó, *Paul-Jean Toulet (1867-1920)*, Pau, Marimpouey Jeune, 1980, vol. 1.

2. *Lettres à soi-même*, 5 février 1910 ; repris dans *Œuvres complètes*, édition établie par Bernard Delvaille, Robert Laffont, « Bouquins », 1986, rééd. 2003 (édition désormais désignée par l'abréviation OC), p. 1015.

PRÉSENTATION

conçu. Trois ans durant¹, accueilli par sa famille insulaire, il se conduit là-bas en jeune homme amateur de plaisirs, ceux de l'amour, il va de soi, et ceux, plus inquiétants, du jeu et de la drogue. Un tel comportement cache souvent un incurable mal de vivre. Suffisamment de mélancolie enveloppe très tôt son rapport au monde pour qu'il songe à l'édulcorer par tous moyens, les plus naturels : la saisie de l'instant, les relations amoureuses ; et les plus artificiels : l'opium, par exemple, qui apporte l'oubli. La littérature aussi, comme supplément d'âme, l'accompagne sous ses figures les plus variées : philosophes, penseurs libertins, Bayle et Chamfort, et Baudelaire l'inimitable. D'autres encore, qu'il explore sans méthode, à moins que son insouciance ne réponde précisément à quelque décision secrète. Éprouva-t-il la vocation d'écrire ? On constate, du moins, qu'il en eut le goût et que la moindre ligne sortie de sa plume brille de cet éclat qui distingue l'écrivain du simple amateur éclairé. On devine en lui toutefois une nonchalance, de celles qui s'accordent au désir de savourer. Il prend son temps, qui ne se confond pas néanmoins avec une paresse improductive. En dépit de pauses parfois prolongées, articles, romans, chroniques se succéderont avec régularité et construiront une œuvre, consciente de ses limites et de ses fêtes.

Jeune encore, lors du séjour qu'il fait à Alger² juste après les années mauriciennes, il pénètre dans les officines du journalisme et, fort d'un savoir encyclopédique et d'un invincible ennui, il donne, çà et là, de nombreux articles où l'on aurait du mal à détecter quelque ligne directrice. Le sens d'une légèreté de ton que relève fort à propos la roserie permet déjà de pressentir en lui un peu plus qu'un humoriste, un peu moins qu'un auteur de nouvelles. Une vision des choses empreinte de désillusion

1. Voir Henri Martineau, *La Vie, l'enfance, les collèges de Paul-Jean Toulet. Son voyage à l'île Maurice*, Le Divan, 1957.

2. Voir Henri Martineau, *Le Séjour de Paul-Jean Toulet à Alger*, Le Divan, 1959.

doue ce néophyte d'une sensibilité de moraliste. La pointe essayée, plus qu'ornementale, devient formule contondante dénonçant toute vanité.

Il revient en France en 1889. Dès lors, sa vie rétrospectivement va former une manière de triptyque, dont l'équilibre ne semble pas entièrement dû au hasard. De 1889 à 1898, une période provinciale, et oisive, en apparence. Par l'expérience du quotidien et du loisir, il accumule notes et impressions. Une deuxième époque, de 1899 à 1912, couvre son existence de noctambule parisien, riche de fréquentations multiples et parfois illustres (Claude Debussy, Jean Giraudoux, Jean-Louis Vaudoyer, entre autres). Une troisième et dernière phase, de 1913 à 1920 (la mort survenant prématurément), se passe dans le Béarn, de nouveau. La guerre est déclarée. Mais la création poétique prend le meilleur de son temps, ce qui ne l'empêche pas de rassembler aussi des proses auparavant publiées en revue. Neuf ans, treize ans, sept ans.

La décennie passée dans la capitale, la plus importante sans doute, fut celle qui l'a vu collaborer à maints journaux, notamment *La Vie parisienne*, écrire avec l'ami Cur (autrement dit, Curnonsky)¹ de petits romans libres, exercer le peu glorieux emploi de « nègre » – pour Willy², il est vrai ! – et composer, sous son nom cette fois, plusieurs romans qui ne manquent pas de lui attirer les faveurs de la critique et d'un public bien disposé à son égard. *Monsieur du Paur, homme public* (1898), *Le Mariage de Don Quichotte* (1902), *Les Tendres Ménages* (1904), *Mon amie Nane* (1905) se suivent. En feuillet

1. Maurice Edmond Sailland de La Daguerrière (1873-1956), dit Curnonsky : polygraphe devenu célèbre par ses chroniques spécialisées qui lui valurent le surnom de « Prince des Gastronomes ».

2. Pseudonyme de Henry Gauthier-Villars (1859-1931). Il signait dans *L'Écho de Paris* sous le nom de « l'ouvreuse du Cirque d'été » des chroniques musicales et dramatiques. Il est l'auteur de nombreux romans humoristiques. Premier mari de Colette qu'il épousa en 1893 et dont il se sépara en 1907, il participa à la série des *Claudine*. Voir Henri Martineau, *Paul-Jean Toulet « collaborateur » de Willy*, Le Divan, 1957.

PRÉSENTATION

paraît la matière de ce qui deviendra *Comme une fantaisie*¹ (seize contes écrits de 1905 à 1910) et l'histoire de *Béhanzigue*². Autant de livres d'un virtuose du style, dont les ambitions sont réduites cependant, puisqu'il se limite à décrire certains milieux : grand monde ou demi-monde, et province (de préférence la sienne). Les types créés relèvent de la singularité anecdotique, même s'il faut porter à son crédit l'invention de la sémillante Nane qui, *mutatis mutandis*, séduit encore de nos jours par son enjouement, son esprit et sa délectable impertinence.

*
* *

Léon Daudet le décrit à cette époque, sans doute la plus heureuse de sa vie :

On l'apercevait chez Weber, mince et moqueur, penché sur son verre de *whisky and soda* avec un étincelant œil de biais, observant l'existence, tripotant sa barbiche et crispant ses mains fines comme s'il allait s'étirer. Nous l'aimions pour son horreur de la foule, des préjugés démocratiques, de la niaiserie diffuse et des gens importants. Il s'exprime par phrases courtes, sèches, péremptoires, luisantes et qui coupent. Il a la réponse prompte et la dent dure³.

Que Toulet ait été poète (s'il faut penser que la poésie s'exprime en vers), on ne s'en apercevra vraiment que sur le tard. Mais il le fut dès ses débuts en 1898, quand il confia à *La Revue blanche* « Entr'actes⁴ » et dans son

1. Soit quatre contes : « Les Ombres chinoises » (*La Grande Revue*, 10 décembre 1907) ; « Magots de Paris » (*La Grande Revue*, 10 avril 1909) ; « La Princesse de Colchide » (*Le Témoin*, du n° 21 au n° 30, 1910) ; « L'Étrange Royaume » (*La Renaissance latine*, 15 octobre 1903). *Comme une fantaisie* est publié aux éditions du Divan en 1918, puis chez Émile-Paul en 1921.

2. *Les Contes de Béhanzigue*, Crès et C^{ie}, 1920.

3. Léon Daudet, *Salons et journaux*, La Nouvelle Librairie nationale, 1917 ; repris dans *Souvenirs et polémiques*, Robert Laffont, « Bouquins », 1992, p. 506.

4. « Entr'actes » comprend sept épigrammes et sept élégies (*La Revue blanche*, 1^{er} février 1989), vers rimés et rythmés sur des modes latins à la manière du poète de la Pléiade Jean Antoine de Baïf.

exercice même de prosateur, pour qui les mots recèlent une précieuse substance et la syntaxe une forme d'animation vitale incomparable. D'un tel romancier n'attendons pas une phrase purement indicative, une « marquise » qui « sort à cinq heures ». Tout ce qu'il écrit est marqué d'un accent singulier, s'affine en pointes. La préciosité n'est pas seule au rendez-vous, du reste, puisqu'il aime introduire, le cas échéant, des mots argotiques, s'encanaille. La majeure partie de la période parisienne n'annonçait pas cependant le poète que nous connaissons. Quelques vers affleurent, certes, dans « La Princesse de Colchide » ou dans certains chapitres de *Béhanzigue*, mais ils sont rares et plus que tout circonstanciels. Remarquons bien toutefois que beaucoup de contrerimes trouvent leur origine dans ce versant de l'œuvre. Composées ultérieurement, elles formeront une sorte de contrepoint à de nombreuses situations qu'exposaient les pages narratives.

De 1910 à sa mort, Toulet, par petites séries, en publiera dans diverses revues l'essentiel¹, auquel viendront s'ajouter des chansons, des « dixains » et ce qu'il nomme « coples ». Les dix-neuf prépublications présentent des groupements aisément dissolubles quoique, à y regarder de près, chacun montre les qualités fondamentales dont Toulet tire ses accords. La plupart du temps, le titre général désigne leur caractéristique formelle plutôt que leur contenu, à deux exceptions près : « Béhanzigue voyage » et « La Carte du Tendre ». Le terme de « madrigal » est d'abord employé. Dans son *Petit Traité de poésie française*, Théodore de Banville le définissait comme « un compliment ingénument dit en quelques vers ». Non loin, il plaçait l'épigramme, « raillerie fine ou cruelle enfermée dans quelques vers aux pointes acérées ». Rapprochant les deux il notait : « si le madrigal et l'épigramme en vers ont leur raison d'être dans le Poème et dans la Comédie, ils ne servent plus à part, comme au temps des bustes en porcelaine et des bergères couleur de rose ». Il avait donc conscience que l'ère

1. Voir les notes des *Contrerimes* et la Chronologie en fin de volume.

PRÉSENTATION

contemporaine ne réclamait plus de tels modes d'expression ; car, se demandait-il sur un ton de plaisanterie qui n'excluait pas la nostalgie, « – le moyen d'être neuf et original en comparant une femme à une rose ? Il faudrait pour cela commencer à réhabiliter la rose¹ ». Devant un tel constat, Toulet n'a pas baissé pavillon. Bien au contraire. En moderne, il a su donner au madrigal, bientôt appelé par lui « contrerime », une inquiète beauté qui admet en son cœur même l'ironie². Sans doute la forme si particulière dans laquelle il s'est contraint à écrire jouait-elle d'un constant déséquilibre, où l'harmonie, tour à tour défaite et refaite, avait encore quelque raison d'exister en prolongeant ainsi son caractère éphémère.

La connaissance qu'il avait des formes littéraires à travers les siècles jointe à une évidente liberté d'allure explique la subtilité voulue de ses vers où la composition l'emporte, en dernier lieu, sur l'émotion. Mais, loin d'y entendre quelque impassibilité parnassienne, on y perçoit le *vibrato* primitif que par-dessus tout il désirait transmettre.

L'innovation des contrerimes reste un mystère, comme put l'être l'apparition du poème en prose par la seule magie d'Aloysius Bertrand³. Toulet, sans s'être donné de lettres de noblesse, a produit comme une évidence. Ses premières publications dans *Les Marges* de 1910 placent sous nos yeux un genre nouveau, immédiatement pourvu des qualités structurelles et sensibles qui ne cesseront de le caractériser par la suite : brièveté, imprévu des tours

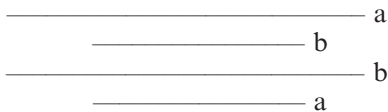
1. *Petit Traité de poésie française*, A. Lemerre, 1872 ; rééd. Bibliothèque Charpentier, 1922, p. 156-157.

2. Voir, à ce titre, de Baudelaire, la troisième version de « L'Horloge » (*La Presse*, 24 septembre 1862), reprise dans *Le Spleen de Paris*. Baudelaire a ajouté à son poème cet alinéa : « N'est-ce pas, madame, que voici un madrigal vraiment méritoire, et aussi emphatique que vous-même ? En vérité, j'ai eu tant de plaisir à broder cette prétentieuse galanterie que je ne vous demanderai rien en échange. »

3. Voir *Gaspard de la Nuit*, Angers, V. Pavie, 1842. René Philippon adressa un exemplaire de ce texte à Toulet en juin 1920 (voir *OC*, p. 1185).

de phrases et trouvailles sémantiques, sensualité, ironie. Il n'est certes pas possible qu'une telle forme soit née de rien, et nombreux sont les antécédents repérables, à commencer par « Le Manchy » dans les *Poèmes barbares* de Leconte de Lisle¹. D'autres pièces de construction semblable sont dues à Ernest d'Hervilly².

« Le Manchy » rappelle les temps heureux que passa leur auteur à La Réunion (anciennement, l'île Bourbon). Pour sa part, Toulet n'a pas manqué de célébrer l'île Maurice de ses parents. Comparée aux textes isolés de Leconte de Lisle et d'Ernest d'Hervilly, la contrerime de Toulet use de mètres courts, hexasyllabes, octosyllabes, et se développe sur deux ou trois strophes. En 1914, il en a expliqué clairement la structure par le schéma



ainsi commenté : « de façon que les rimes ne soient pas normales à la longueur des vers, seule raison qu'ils aient ou qu'ils auront de s'appeler les Contrerimes³ ».

Cependant, ce que Toulet a regroupé sous le titre général *Contrerimes* ne correspond que partiellement à cette dénomination qui s'attache, en réalité, aux seuls poèmes répondant à cette forme (de toute évidence, les plus réussis). À côté des soixante-dix canoniques, son livre recueille, en effet, quatorze chansons, douze dixains et cent neuf coples. Les chansons, souvent audacieuses dans leurs innovations rythmiques (on peut y lire quatre « Romances sans musique », allusion claire aux *Romances sans paroles* de Verlaine), constituent un sous-groupe.

1. *Poèmes barbares*, A. Lemerre, 1862 ; voir l'Appendice à la fin de ce volume, p. 266.

2. Ernest d'Hervilly (1839-1911) : journaliste, critique d'art, auteur de volumes de vers. On lit de lui dans *Le Parnasse contemporain* de 1869 trois « contrerimes » : « À la Louisiane » (voir Appendice, p. 267), « À Cayenne », « The Park ».

3. Lettre de Toulet à Émile Henriot du 7 février 1914 (*OC*, p. 1294).

PRÉSENTATION

L'une, « En Arles », fut mise en musique par René de Castera, un ami du poète. Quant aux « Dixains », Toulet en a donné une première publication intégrale dans *Les Marges* de l'été 1913, sous le titre « Dixains à la manière de Claude Le Petit », hommage à cet auteur libertin du XVII^e siècle seulement connu des bibliophiles¹. Volontiers anecdotiques et moqueurs, ils nous promènent dans divers endroits de Paris : l'église Saint-Augustin (Toulet habita non loin), les cabarets des Halles, la tour Eiffel, le canal Saint-Martin, la place Étienne-Dolet. Enfin, la série des coples, cent neuf petites pièces toutes numérotées, fait alterner quatrains et distiques, sans que s'entrevoient de rapports précis entre les uns et les autres, bien que parfois des sous-ensembles soient repérables, consacrés à l'opium, aux voyages, le ton étant plus sarcastique que dans les contrerimes, car la brièveté de ces strophes appelle davantage la boutade ou le bon mot. Leur dénomination de « cople » ne se justifie pas vraiment, puisque la *copla* espagnole, genre poétique qui remonte au Moyen Âge, propose dans sa version savante deux quatrains d'octosyllabes ou d'hendécasyllabes formant octave, et dans sa version populaire des quatrains².

L'intérêt que montre Toulet pour les rythmes et la prosodie fait pleinement partie de son originalité, au point que de telles formes paraissent lui avoir donné un moyen d'exprimer ce que, sur un mode plus courant, il n'aurait peut-être pas su faire. La réussite des contrerimes proprement dites, de certaines chansons également, tient à la parfaite convenance d'un modèle métrique seul apte à faire passer, dans un cadre réduit, un sentiment, une émotion, un désir. Dire plus n'était pas possible. Vite atteinte, la limite accroît la densité du sens et décuple la force de l'élan. Le lyrisme produit une beauté quasi instantanée. Ainsi, Toulet se trouve préservé de l'effusion qui menace et, quoique familier de la nostalgie, révoque celle-ci en un tour de main, alors que son poète préféré,

1. Voir la notice sur Claude Le Petit, p. 237.

2. Voir la notice des « Coples », p. 241.

Moréas, dans l'espace presque aussi resserré de ses *Stances*¹, s'y abandonnait et relâchait, comme à son insu, la tension de ses vers. Consentant aux contraintes qu'il s'est données, fidèle à ses résolutions, Toulet n'y gagne pas toujours. L'esprit, plus que le mot d'esprit, qui est le sien, abrège une situation amoureuse que d'autres auraient aimé voir se prolonger. Le bonheur que l'on souhaiterait goûter plus à loisir referme son paradis comme un éventail. Rien de plus favorable alors, pour réaliser son intention, que deux ou trois quatrains qui se veulent frivoles, sans ignorer l'insinuation de l'inquiétude. Fragilité, non pas celle du malheureux « Vase brisé » de Sully-Prudhomme, mais nuage, ombre du tableau, ou bien encore ce froid qui point au cœur quand on touche l'eau d'une source.

*
* *

Dans le profond désenchantement qui constitue l'essentiel de son tempérament, Toulet s'est tourné vers l'art comme vers un absolu probable que les hommes de son temps se devaient de relativiser, faute d'y croire encore de toutes leurs forces. Avec abandon il convient de le lire, sans vouloir augmenter par trop le gain de plaisir qu'il nous procure. On ne dira pas, en l'occurrence, qu'il faut se contenter de peu. On préférera voir dans ce peu une admirable écume. Voici que nous retrouvons le « rire en pleurs » de Corbière, de Laforgue, d'Apollinaire, parfois aussi de vives orées s'ouvrant sur un bonheur que l'on croyait perdu et dont il se révèle le discret dépositaire, quand rien ne bouge à l'heure d'or, sauf un léger feuillage ou le frémissement d'une fontaine. On s'égarerait donc à faire de lui un « escolier de Mérencolie », comme Charles d'Orléans, tant compte à ses yeux le plaisir de l'instant – ce qui ne l'empêche pas de se

1. Voir les sept livres des *Stances* (Mercure de France, 1899-1901). Toulet a rendu hommage à Moréas dans *Les Écrits nouveaux*, mai 1920 (voir *OC*, p. 929).

PRÉSENTATION

complaire dans le souvenir, que celui-ci remonte aux premiers jours ou à de plus récentes années. Le regret souvent vacille, tremble jusqu'aux larmes, mais la forme brève anéantit l'épanchement, garantit la ligne pure. La mémoire affleure, s'interdit d'aller outre.

Mais que rappelle Toulet avec tant d'obstination, malgré son penchant pour l'inactive rêverie ? Une enfance. Des sites. Des heures. Des visages féminins surtout. Le caprice même. Les images du Béarn reviennent, anciennes ou réactualisées. La maison de Carresse, le château de la Rafette, la montagne Pyrénée. Des courses à travers bois, le long du gave. D'autres paysages, exotiques ceux-là, sont dessinés en quelques coups de pinceau, avec l'élégance de la calligraphie chinoise : Maurice, l'île Bourbon, Alger, Bénarès, le Tonkin. Le tour du monde, quoi ! sans les prétentions d'un Loti, ni les soucis d'un ethnologue appliqué. Nulle part, Toulet n'échappe à lui-même. Ce n'est d'ailleurs pas ce qu'il souhaite, attaché qu'il est à l'énigme que chacun représente pour soi¹. S'il connaît ses contradictions, ses contrariétés, il sait également son aptitude à capter le bonheur, en naturel unisson avec le *carpe diem* d'Horace et de Montaigne. Il a sa manière de perdre son temps, c'est-à-dire de s'adosser à cette délicieuse lenteur que la vie provinciale lui offre avec tant de prodigalité (Chronos n'est plus dévorateur, comme chez Baudelaire) et dans laquelle presque maladivement il se complaît, voguant, les dernières années, dans son lit de Guéthary, au premier étage de la villa Etcheberria où vint le voir Valéry². Ces heures perdues, chères au romantique Arvers³, il les savoure mieux qu'un vin de Jurançon millésimé. Que son cœur

1. D'où les étonnantes « Lettres à soi-même » qu'il aimait à s'adresser, s'appelant « mon cher ami », « cher Paul-Jean », « cher maître », etc. Elles furent recueillies sous ce titre par Henri Martineau en 1927 aux éditions du Divan. Voir *OC*, p. 993-1017.

2. Voir la lettre de Valéry à Vielé-Griffin, 6 octobre 1919, dans *Lettres à quelques-uns*.

3. Félix Arvers, poète amoureux sans espoir de la fille de Nodier, et auteur de *Mes heures perdues* (1833).

est « aise », quand la chaleur de l'après-midi enveloppe le corps et qu'une femme se tient auprès, à moins qu'il ne l'attende. Encore est-ce dans le souvenir que la plupart du temps se reformeront des êtres, des situations qui ne sont plus que fantômes. Comme le dit Francis Carco :

C'est au cours d'un long hivernage
Que Toulet sentit le mirage
Lui inspirer ses meilleurs vers ¹.

Elles sont multiples, ces figures sensuelles qui traversent presque tous ses poèmes, amantes peu farouches se baignant à la fontaine ou dont en plein décembre l'âtre éclaire la peau. L'acte d'amour s'entrevoit presque toujours dans ces quelques vers – qu'il s'ébauche, se prolonge ou vienne à cesser. Les héroïnes de Toulet romancier – demi-mondaines, femmes entretenues, « jeune fille verte » – entrent librement dans ses *Contre-rimes*, autant fictives que réelles, renouvelées par ce Pygmalion émérite, ce Don Juan *in partibus* de Salies-de-Béarn. De toutes, Faustine est le plus souvent nommée, dont on conjecture ce qu'elle doit à Faust qui plus d'une fois hante Toulet. Lilith ensuite, satanique à souhait (s'il faut en croire la tradition hébraïque), qu'il dut subir en Algérie. Un peu moins identifiable, une Zoé probable qui s'élide en Zo'. Les trois sont réunies dans la chanson XI, véritable recollection :

Tandis qu'on pense à sa province,
À Faustine, à Zo'...
Mais c'est pour Lilith que j'en pince

Pourquoi ne pas aimer pareillement les toutes charnelles Bella de Londres et Floryse des Isles ? Imaginaires ? vraies ? les « trois dames d'Albi » : Faïs, Filippa, Esclarmonde, les trois « châtes » de Provence, Guiche, la belle Badoure ? Toulet s'amuse aux fantaisies

1. « À l'amitié », dans *La Bohème et mon cœur*, Albin Michel, 1939.

PRÉSENTATION

onomastiques grâce auxquelles il baptise harmonieusement des silhouettes prestes et lumineuses dont le franc-parler égaie quelques-uns de ses vers. Nous sommes ravis de fréquenter un instant ces jolies filles faites pour animer les pages de *La Vie parisienne* ou le bar de l'Élysée-Palace. Il reste que l'amour, à ce compte, se réduit au jeu, au flirt, ne point (du verbe « poindre ») le cœur que lorsqu'il est trop tard et quand l'irréremédiable fait verser des larmes. Je ne dirai pas que Toulet se console vite. J'assurerai plutôt que la déception fait assez partie de sa vie pour qu'il en extraie la plus délicieuse quintessence : *amarissima*, s'il faut, pour moins souffrir, parler latin !

À force d'avoir lu les livres et d'être las, Toulet n'ignore pas que s'interpose entre lui et son émotion la plus vive la « littérature » même qui, cette fois, n'est pas, comme pour le Verlaine d'« Art poétique », « tout le reste », mais bien la part essentielle, face à quoi le prétendu réel vaut plutôt comme un songe. De là ce tour d'esprit qui l'engage sur des voies apparemment obliques que d'autres, avec plus de clarté, nomment « préciosité », laquelle, dans le meilleur des cas, approche d'un lieu que la seule simplicité dérobe, trop fruste pour être de bon aloi. Que la syntaxe agence ses entrelacs, et l'insaisissable risque de s'y prendre : une larme en forme de perle, une bouche véritablement corallienne, le noir pistil d'une rose anémone. À ne pas exprimer les choses tout à trac, on y gagne l'éclat dont elles brillent secrètement, et ce n'est pas le tintamarre ni le scintillant qui s'imposent alors (que peut illuminer le huit-reflets d'un octosyllabe ?), mais la suavité de l'artifice, quand par elle se recrée ce qui nous échappe. Toulet ne regarde pas aux moyens – le mot rare dont parfois il abuse (obsolète ou argotique), la référence mythologique pas toujours identifiable, les tropes les plus ostensibles : asyndète ou anacoluthé. Le résultat est conforme à ses vœux, soit un étonnement renouvelé, car chaque contrerime aimablement déséquilibre notre habituel sens de la lecture et nous conduit jusqu'à une fin de phrase ocellée comme une queue de paon, un *conchetto* qui nous rend les enchantés d'une

magie toute provisoire. Qu'en si peu d'espace Toulet ait eu parfois tendance à en rajouter, on le lui pardonnera volontiers, tant pour ce faire il a corrigé, raturé, ne s'est épargné aucun repentir. Le risque était grand qu'un tel effort sur huit marches n'atteignît pas en un temps minimum le septième ciel espéré de l'écriture sur lequel nous avons hâte d'ouvrir des yeux éblouis. Faut-il préciser que nous ne l'apprécions pas moins quand, repoussant le concours de telles merveilles dont l'accumulation confine à la bimbeloterie, il fait confiance au seul aloi des mots et termine presque prosaïquement, comme l'un des meilleurs poèmes de Mandelstam, par « J'entends un seau qui grince » ou « Il s'est mis à pleuvoir¹ ». Il lui arrive donc de mettre son cœur à nu, et nous sentons d'autant mieux ces instants qu'il leur préfère ceux où, par une sorte de surenchère verbale, il se préserve d'une trop forte émotion, pour mieux assourdir la plaie secrète qui l'endolorit.

Sa haute culture, Toulet n'hésite pas à la manifester, mais il préfère l'allusion ou l'amusante machinerie du burlesque. Ainsi de son recours fréquent à la mythologie, aussi plaisant que celui que pratiquèrent les poètes de la Pléiade ou foule de petits-maîtres du XVIII^e siècle. Les paysages continuent d'être peuplés de nymphes libertines. Vénus dans ces histoires d'amour ne boude pas son rôle officiel d'archère blessant les cœurs par Cupidon son fils interposé. Iris, sous la forme d'un arc-en-ciel, traverse au besoin l'horizon. Le monde gréco-latin jouxte le nôtre : Circé, Tantale, le fils de Dédale, Achille et ses captives, les Parques fatales, la triple Hécate, la belle Diane argentant les nuits. Ce faisant, Toulet procède avec un tel naturel qu'un instant nous admettons cet imaginaire dont nous touche encore l'universalité. Le lecteur actuel regimbera peut-être devant de telles allusions. Mais on se tromperait à y voir du pédantisme. L'archaïque et le présent communient à la faveur d'un entrelacement presque voluptueux. La bibliothèque de Toulet est

1. Voir contrerimes V et IX.

PRÉSENTATION

immense sans doute, et surtout si variée que tous les domaines y ont leur place. On devine avec quel soin il a feuilleté l'*Anthologie palatine* et ses délicieuses épigrammes, la plus ancienne poésie grecque ou les élégiaques latins, Catulle, Properce, Ovide¹. Une confiance à Émile Henriot établit les plus étonnantes proximités : « Et moi, mon cher ami, je le sens bien, j'ai l'âme de Sapho et un peu étudié le corps féminin "qui tant est tendre" et le lesbien rythme². » Les poètes de la Renaissance ont également leur part dans son florilège intime. En son for intérieur il poursuit tel vers de Ronsard, de Du Bellay, de Belleau, de Mellin de Saint-Gelais, et l'on peut être assuré qu'il a non moins admiré – certes en passant – des faiseurs de madrigaux contemporains de Watteau et de Fragonard.

*
* *

Était-il possible, à ce compte, qu'une telle poésie, ironique et ténue, ait une postérité ? Au commencement de cette présentation, j'ai parlé d'un groupe d'admirateurs indéfectiblement fidèles à son œuvre, et le témoignage s'en lit, de décennie en décennie, bien que l'évolution de l'actuelle poésie ne mène aucunement vers Toulet. Le charme continue d'agir cependant, toujours pour les mêmes causes : la fugacité de ce qui est évoqué, la paradoxale solidité d'une forme brève, la transparence et le chatoiement de l'expression qui bon gré mal gré pérennise.

1. Sur ce Toulet alexandrin, voir, de Maurice Rat : « Toulet, poète et latiniste » (*Le Divan*, avril-mai-juin 1934) ; « Les poésies de Toulet et l'*Anthologie grecque* », *Le Divan*, mai 1937 ; « De Sapho à Toulet », *Le Divan*, décembre 1937. Consulter aussi le deuxième volume de Daniel Aranjo, *Paul-Jean Toulet (1867-1920)*, *op. cit.*, *passim*. L'*Anthologie grecque* désigne plus précisément l'*Anthologie de Céphalas*, l'*Anthologie palatine* et l'*Anthologie de Planude*, regroupant des épigrammes (courts poèmes) funéraires, érotiques, satiriques, morales, descriptives, etc., écrites en Grèce dans l'Antiquité.

2. Lettre à Émile Henriot, 1917 (*OC*, p. 1320).

TABLE

<i>Présentation</i>	5
<i>Avertissement</i>	28
LES CONTRERIMES	29
Contrerimes	31
Chansons	105
Dixains	125
Coples.....	139
NOUVELLES CONTRERIMES	169
<i>Notes</i>	215
<i>Appendice</i>	265
<i>Chronologie</i>	271
<i>Bibliographie</i>	278
<i>Table alphabétique des Contrerimes</i>	280
<i>Table alphabétique des Nouvelles Contrerimes</i>	286

N° d'édition : L.01EHPNFG1247.N001
Dépôt légal : mai 2008

TOULET

Les Contrerimes

Nouvelles Contrerimes

Jorge Luis Borges tenait Paul-Jean Toulet (1867-1920) pour l'un des plus grands poètes français. Singulier destin que celui de cette figure haute en couleur : écolier indiscipliné, voyageur insatiable, Toulet vécut en France, à l'île Maurice, à Alger ; nègre de Willy, le mari de Colette, il fréquenta pendant ses années parisiennes Léon Daudet, Jean Giraudoux et Claude Debussy. Inclassable classique, il a su donner au madrigal, appelé par lui « contrerime », une inquiète beauté admettant en son cœur l'ironie. Sensuels et mystérieux, anecdotiques et moqueurs, les poèmes rassemblés dans *Les Contrerimes* et les *Nouvelles Contrerimes*, marqués par leur concision, évoquent tout à la fois les *haïku* japonais et les quatrains d'Omar Khayam, les épigrammes antiques et la poésie d'Apollinaire. Ils nous promènent des cabarets des Halles à l'île Bourbon, du Béarn à Bénarès, de la tour Eiffel au Tonkin ; suggèrent les plaisirs de l'ivresse et de l'amour ; esquissent des paysages peuplés de nymphes libertines. Ces vers charmants firent les délices des plus célèbres poètes, de Paul Claudel, qui en loua « l'allure élégante et désinvolte », à Jacques Réda, en passant par Paul Valéry et Philippe Jaccottet.

Présentation, notes, appendice,
chronologie et bibliographie
par Jean-Luc Steinmetz

ISBN : 0978-2-0807-1247-9



9 782080 712479

www.editions.flammarion.com

Texte intégral

Illustration :
Virginie Berthemet
© Flammarion

Catégorie L

Extrait de la publication
GF
Flammarion